

— Ne croirait-on pas que c'est là tout un événement. Voilà huit jours que tu nous parles de l'arrivée de cet inconnu, Linette !

— Mais cela va rompre un peu la monotonie !... Pourvu qu'il soit aimable ! M. Dugand paraît l'aimer beaucoup, n'est-ce pas, Noella ?

— Oui, autant du moins qu'on peut deviner les véritables sentiments de cette nature fermée. Allons, remets-moi à ton piano, Vitaline, tu n'as pas eu ton compte d'étude, aujourd'hui.

La fillette eut une moue qui plissa son brun visage où les yeux noirs brillaient, vifs et gais.

— C'est tellement ennuyeux, ces nouveaux exercices ! Ne peux-tu me donner à étudier quelque chose de plus intéressant ?

— Non, ma chérie, ceci est absolument nécessaire. Sois raisonnable, tu sais qu'il faut préparer ton avenir.

Vitaline baissa le front et se dirigea vers le piano. Cette phrase : " Il faut préparer ton avenir ", avait toujours été l'argument sans réplique pour les enfants de Lucien des Landies. Tout jeunes, ils avaient eu l'intuition des lourds soucis matériels cachés sous une apparence aisée, des craintes sans cesse renouvelées, suscitées par les menées d'un gouvernement sectaire. Noella, l'aînée, dont le cœur renfermait toutes les délicatesses et toutes les énergies, avait largement contribué à faire pénétrer de bonne heure dans l'esprit de ses frères et de sa sœur cette persuasion de la nécessité d'un travail assidu, afin d'aider le plus tôt possible au soulagement matériel et moral des chers parents.

Lorsque le substitut, frappé par une révocation arbitraire, se trouva sans position, Noella, qui venait d'avoir seize ans, s'écria en lui sautant au cou :

— Père chéri, je vais étudier plus que jamais mon piano, et l'année prochaine je pourrai commencer à donner des leçons.

Pierre, l'aîné des garçons, se trouvait alors au Séminaire. Car Dieu avait accordé aux des Landies cette grâce inappréciable d'une vocation ecclésiastique, — grâce trop souvent redoutée et méconnue de parents même religieux, mais que ces vrais chrétiens avaient accueillie avec une pieuse allégresse.

— Je ne puis rien faire pour vous aider, cher papa, dit-il avec tristesse en revoyant son père après l'événement.

— Tu es notre égide, notre intercesseur près de celui à qui tu te donnes tout entier. Dieu ne nous abandonnera pas, va, mon cher enfant.

A Pau, M. des Landies avait trouvé une modeste position, et il venait de s'installer dans cette ville avec sa famille lorsqu'une crise de la maladie de cœur dont il souffrait l'enleva subitement.

Cette fois, c'était la gêne au logis. Mme des Landies, surmontant sa douleur, chercha et trouva quelques leçons de français ; Noella, malgré sa jeunesse, réussit à se procurer quelques élèves. Peu à peu, celles-ci augmentèrent. Mais Mme des Landies, dont la santé était précaire, avait dû, depuis un an, abandonner la plupart de ses leçons,

et s'occupait au logis à faire quelques broderies peu payées. Vitaline et le petit Raoul, qui venait d'atteindre dix ans, travaillaient avec courage, ayant sous les yeux l'exemple de Noella qui ne se plaignait jamais, malgré de fréquentes fatigues.

La jeune fille était pour sa mère un incomparable soutien. Sérieuse et enjouée, douce et ferme, elle était adorée de ses frères et de sa sœur, et justifiait admirablement le surnom d' " aimable sagesse " que lui avait décerné son frère aîné.

A Pau, Mme des Landies avait fait peu de relations. Elle habitait, dans la cour d'une maison de modeste apparence, la moitié d'un petit pavillon dont l'autre partie était occupée par un ancien commerçant, M. Dugand. Correct et froid, il se contentait d'un salut en rencontrant ses voisines. Mais une nuit, en proie à d'affreux malaises causés par une sorte d'empoisonnement, il se traîna jusqu'à l'appartement contigu en demandant du secours. Mme des Landies et Noella le soignèrent admirablement, et le vieillard, reconnaissant, dérogea pour elles à ses habitudes de solitude hautaine. Il venait maintenant assez souvent leur rendre visite, s'égayant un peu aux amusantes reparties de Vitaline et de Raoul, éprouvant un visible plaisir à causer de sujets sérieux avec Noella dont l'intelligence était remarquable. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup retenu ; son caractère semblait honnête et droit, son jugement très sûr sauf en matière de religion. Sur ce point, le vieillard paraissait avoir de fortes idées préconçues, ainsi que ses voisines avaient pu s'en apercevoir parfois. Mais il possédait assez de tact pour éviter de les froisser à ce sujet, et il y avait lieu d'espérer que la fréquentation de cette famille si vraiment chrétienne transformerait peu à peu ses sentiments.

Aujourd'hui, il s'en allait au-devant de son petit-neveu, ingénieur en Amérique, qui venait passer quelque temps près de lui. L'arrivée de cet inconnu agitait fortement Vitaline et Raoul, dans la paisible existence desquels tout était événement. M. Dugand paraissait faire le plus grand cas de son jeune parent, il avait déclaré à Mme des Landies qu'il ne connaissait pas, dans les deux mondes, d'homme supérieur à Stanislas Dugand. Et dans la bouche de cet homme si froid, si pondéré dans ses appréciations, l'éloge prenait une valeur immense, il mettait par avance une auréole au front de ce jeune inconnu dont la pensée, aujourd'hui, trottait sans relâche dans la cervelle imaginative de Vitaline, au point de lui faire cribler de fautes ses exercices musicaux.

— Voilà une étude qui ne compte guère, ma petite, dit Noella en se levant pour ranger son ouvrage. Tu as la tête ailleurs aujourd'hui. Allons, va mettre ton chapeau, et cours chercher une côtelette pour maman, car notre dîner est un peu court, ce soir.

Vitaline ne se le fit pas dire deux fois. Elle était toujours enchantée de sortir, de prendre du mouvement. Et Noella commença à mettre le couvert, tout en sermonnant Raoul qui venait de rentrer, retenu jusque-là par un pensum.